

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 8

Artikel: Allan Dwan dernier des rousseauistes
Autor: Creutz, Norbert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-931244>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Renouant avec la tradition, Locarno s'offre une bonne vieille rétrospective d'auteur, consacrée au plus méconnu des grands cinéastes américains. Une quarantaine de films devraient permettre de mieux cerner l'originalité d'Allan Dwan (1885-1981), pionnier bien oublié après avoir été porté aux nues par la critique française.

Par Norbert Creutz

Certains ne feront le pèlerinage de Locarno 2002 que pour cet événement: l'occasion rarissime de découvrir l'un des auteurs les plus insaisissables du cinéma américain, vanté dans tous les dictionnaires mais presque plus jamais projeté de nos jours ni même édité en vidéo. Organisée par le critique italien Giorgio Gosetti («hitchcocko-hawksien») orthodoxe, à en croire ses publications) et présentée par le cinéaste Peter Bogdanovich – qui publia jadis un fameux livre d'entretiens (*Allan Dwan - The Last Pioneer*) –, cette rétrospective devrait réjouir quiconque a compris que le cinéma n'est au fond jamais que du passé redonné à vivre au présent.

Une carrière comme celle de Dwan a de quoi faire rêver aujourd'hui: avec à son actif plus de 400 films (mais «seulement» 130 longs métrages, dont 67 parlants), il ne cessa jamais de tourner avant de prendre sa retraite, bien à contre cœur, à l'âge de 73 ans.

Allan Dwan, c'est d'abord une immense générosité qui, lorsqu'elle ne s'exprime pas sur le mode de la comédie, aime à dire sa foi en l'humain sur le mode paradoxal de la «tragédie optimiste»

temps, d'une «Heidi» «kitschissime» avec Shirley Temple à «Sands of Iwo Jima» avec John Wayne, film de guerre loué pour son réalisme, et des luxueuses aventures historiques de «Suez», avec Tyrone Power, à la science-fiction ultrafauchée de «The Most Dangerous Man Alive», son dernier film en 1961? Sans compter que ces quelques étapes ne laissent même pas deviner le meilleur de sa production...

Aux États-Unis, Bogdanovich et d'autres affirmaient que Dwan avait connu son apogée à la fin du muet. En France, de Jacques Lourcelles à Serge Daney on considérait plutôt que ses cinq dernières années, alors même qu'il en était réduit à de maigres budgets de série B, constituaient une sorte d'apothéose. Lui-même, plutôt que de manifester une préférence pour une période ou une autre, avouait un faible pour ses comédies, réalisées pour la plupart dans l'intervalle! A défaut de pouvoir forcément reconcilier ces avis (on se méfiera de l'aveuglement «historien» des uns comme des excès «auteuristes» des autres), la rétrospective locarnaise aura déjà l'immense avantage de rétablir la continuité de cette œuvre dont on ne connaît au mieux que quelques exemples épars.

Allan DWAN dernier des

Ce qui paraît certain, c'est que la personnalité de ce Canadien (né en 1885 à Toronto mais élevé aux États-Unis dès l'âge de 7 ans), ingénieur de formation, transparait tout au long d'une œuvre même très inégale. Comme tant de ses contemporains, Dwan était un artiste qui s'ignorait, dénué de toute prétention, qui enchaînait les films (jusqu'à trois par an) en employé, artisan et *entertainer* consciencieux. Très à l'aise avec la technique, il fut à ses débuts un authentique pionnier, expérimentant avec l'éclairage, les mouvements d'appareil (dès «David Harum» en 1915) ou la couleur. De même, il aimait à aborder tous les genres et s'adaptait à toutes les situations –, comme en témoignent son passage sans encombre du muet au parlant, deux années passées en Angleterre (où il découvrit une certaine Ida Lupino) au début des années 30 ou ses nombreux changements d'employeur. Pourtant, une véritable vision du monde se dégage de cette œuvre, plus cohérente qu'un tel portrait ne le laisserait supposer.

Le cinéaste généreux

Allan Dwan, c'est en effet d'abord une immense générosité qui, lorsqu'elle ne s'exprime pas sur le mode de la comédie, aime à dire sa foi en l'humain sur le mode paradoxal de la «tragédie optimiste». Ses premiers films nous renvoient bien sûr à l'enfance du cinéma, à une innocence et à une fraîcheur qui font aujourd'hui si cruellement défaut, personnifiée du-

rant 11 films par le bondissant Douglas Fairbanks, jusqu'au dernier muet de Dwan, «Le masque de fer» («The Iron Mask», 1929). Non moins remarquable est sa série de huit comédies dramatiques avec la piquante Gloria Swanson, dont les connaisseurs retiennent surtout «Manhandled» et «Stage Struck».

Peu enclins aux discours, les premiers films parlants de Dwan frappent par la primauté donnée à l'action et à la narration visuelle. Malgré tout, cette période est pour lui (comme pour tant d'autres) le creux de la vague. Sous contrat à la Twentieth Century Fox, il ne reçoit que du second choix, comédies frivoles avec Claire Trevor, véhicules pour la petite Shirley Temple ou parodies avec le trio des Ritz Brothers (dont une version des



«Brewster's Millions» (1945)

«Trois mousquetaires»). Même ses meilleurs films de la période, «While Paris Sleeps», mélodrame dans une France de studio avec Victor McLaglen, «Suez», où le spectaculaire et l'intimité ne font

pas toujours bon ménage, et «Frontier Marshal», première version des aventures de Wyatt Earp (Randolph Scott) et Doc Holliday (Cesar Romero) à Tombstone, n'atteignent jamais cette cohérence interne qui fait les véritables chefs-d'œuvre.

Chantre de l'aventure intérieure

C'est à partir de 1944 que Dwan retrouve toute sa verve. La renaissance débute à travers un quatuor de farces endiablées avec Dennis O'Keefe pour le producteur indépendant Edward Small, dont «Brewster's Millions» est restée la plus célèbre. Ensuite, à 60 ans sonnés, il signe chez Republic, studio où malgré le manque de moyens et des acteurs souvent médiocres (dont la redoutable Vera Hruba Ralston, femme du patron Herbert J. Yates) il retrouve une liberté de manœuvre appréciable (titres phares: «The Inside Story», «Angel in Exile» et «Surrender»). Enfin, en 1954, il s'associe au producteur Benedict Bogeaus pour une

dizaine de petits films fauchés mais vraiment personnels (dont deux westerns avec Ronald Reagan) qui seront son chant du cygne.

C'est dans des films comme «Quatre étranges cavaliers» («Silver Lode»), «Le mariage est pour demain» («Tennessee's Partner»), «Deux rouquines dans la bagarre» («Slightly Scarlet») ou «Le bord de la rivière» («The River's Edge») que se révèle toute l'originalité de Dwan. Il s'y affirme comme le cinéaste des élans du cœur, un humaniste sans illusions avec un faible pour les réprouvés de toute sorte, intimiste jusque dans les scènes d'action et toujours plus intéressé à révéler les aspirations secrètes de l'homme qu'à glorifier l'aventure pour l'aventure. Ces valeurs, exprimées dans une esthétique de studio forcément datée, parleront-elles encore au spectateur du troisième millénaire? En tout cas, comme ceux de ses contemporains Ford, Walsh, Wellman, Borzage ou Henry King, les films d'Allan Dwan constituent un bain de jouvence dans lequel tout cinéphile averti se fait un plaisir de (re)plonger. ■

rousseauistes



Bruno Ganz dans «Behind Me» de Norbert Wiedmer

regards «documentés» de Locarno

Plus que jamais, la Semaine de la critique entend, nous annonce-t-on, interroger la frontière qui sépare la réalité de la fiction.

Par Corinne Piguet

A lors que les sacro-saintes distinctions entre fiction et documentaire tendent à s'amenuiser, la Semaine de la critique, créée en 1990, se veut le témoin de ces bouleversements à travers sa sélection 2002. Parmi les sept films présentés, que souhaiter de mieux que la biographie de Sabina Spielrein, première psychanalyste en Suisse, pour interroger l'art du récit? Cette patiente de Jung, victime des nazis, et dont les journaux intimes furent découverts en 1977, est le sujet de la «docufiction» d'Elisabeth Marton, «My Name was Sabina Spielrein».

Trois films explorent l'actualité la plus brûlante: «Guerre sans images (Algérie – je sais que tu sais)» de Mohammed Soudani, qui retourne dans son pays d'origine après trente ans d'exil avec le photographe Michael von Graffenried; «New World Order» de Samir confronte quatre anciens communistes juifs irakiens avec les événements récents du Moyen-Orient; enfin, «Gaza Strip» de James Longley est une immersion dans le quotidien des habitants de la bande de Gaza.

Pour terminer, trois œuvres renvoient à la création et à ses engagements. «Rocha que voa» d'Eryk Rocha propose un vibrant hommage à son père, le fameux Glauber Rocha, chantre du *cinema novo*; «Behind Me» de Norbert Wiedmer est le portrait très attendu de l'acteur suisse Bruno Ganz à l'occasion de ses répétitions du *Faust* de Goethe; enfin «Cinemanía» d'Angela Christlieb et Stephen Kijak interroge la passion dévorante pour le cinéma à laquelle ont succombé certains cinéphiles new-yorkais. Tous ces films, rappelons-le, concourent pour le Prix SRG SSR idée suisse/Semaine de la critique, qui encouragera la distribution en Suisse du lauréat. ■

